Nouvelle-Orléans, janvier 1931

Comptes Rendus

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Quatre Mois

SOMMAIRE

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance,

Le Numéro, 35 Cents

Siège Social 422 Maritime Bldg.

Nouvelle-Orléans

Nouvelle-Orléans, janvier 1931

COMPTES RENDUS

—DE—

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1°. De perpéteur la langue française en Louisiane.

2°. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.

3°. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 4 Octobre 1930

Dans la bibliothèque de M. Rouen et sous sa présidence. Etaient aussi présents: MM. Durel, Laudumiey, Michel et Ditchy. Le procès verbal de la séance précédente est lu et adopté. Le secrétaire annonce que pendant les vacances Mme George Denègre et M. le professeur Jay K. Ditchy ont accepté d'être membres. Le budget usuel est adopté. Le secrétaire annonce la réception du Bulletin officiel de la Fédération de l'Alliance Française et d'une brochure de Luc Durtain, **la Langue et les Idées françaises aux Etats-Unis,** dans laquelle l'auteur parle aimablement de l'oeuvre de notre société. Le président lit une invitation de M. Paul Rossi, Consul d'Italie, qui prie l'Athénée de faire part d'un comité qui préparera une fête en célébration du Bi-Millénaire de Virgile.

Les programmes littéraires de l'année sont confiés au secrétaire, les musicaux à Mme Harrison. M. Rouen fait savoir la réception d'un manuscrit dans le concours de cette année. L'Athénée désigne comme comité d'examen le bureau de la société et les membres présents. Ce comité se réunira le 8 octobre en l'étude de M. Rouen afin de s'assurer si le manuscrit est digne d'être couronné et en ce cas de fixer la date de la fête annuelle.

Fête annuelle.

Non, malgré tout ce que les "oiseaux de mauvais augure" peuvent proclamer, la langue française n'est pas morte en Louisiane. Elle est même très vivante, messieurs les écrivains de France; vous qui ne faites que jeter un coup d'oeil hâtif à droite et à gauche et qui retournez chez vous pour dire et écrire des choses à notre égard qui sont profondément déprimantes et généralement fort exagérées et injustes. Si vous aviez pu assister à la fête annuelle de l'Athénée Louisianais qui a eu lieu le samedi 8 novembre dans la salle du Musée d'Histoire Naturelle de la Nouvelle-Orléans, si vous aviez pu entendre la lecture du manuscrit que nous couronnions à cette occasion et les discours qui ont été prononcés et si vous aviez pu surtout observer le très vif intérêt du nombreux auditoire qui avait répondu à l'invitation de notre "Petite Académie", vous auriez certainement, dans un esprit de justice et d'équité, rétracté ce que vous avez écrit parfois et ce qui nous a souvent attristés.

La fête était sans contredit celle des lettres et des arts de France en terre louisianaise. Un public nombreux se pressait dans la salle admirablement située au coeur même du Vieux Varré, où l'on devait décerner à une de nos plus charmantes et plus accomplies jeunes Louisia-

naises la suprême récompense du monde des lettres françaises dans la vallée du Mississipi, la médaille d'or de l'Athénée Louisianais et son prix en espèces.

La salle entière, remplie d'une foule élégante avait un air de fête. Les murs vénérables de l'ancien presbytère semblaient refléter avec plus d'éclat la lumière clignotante des réverbères du Square Jackson, dont l'aspect est surtout évocateur et enchanteur, le soir. Il était juste que la récompense de la gardienne des lettres françaises en Louisiane, soit décernée dans un cadre d'où l'on peut voir surgir à tout instant les ombres majestueuses, et héroïques de ceux qui vinrent au même endroit il y a plus de deux siècles pour y faire entendre la voix de la France chrétienne et civilisatrice. L'auditoire, dans un cadre pareil ne pouvait qu'être en pleine communion d'âme et de coeur avec le pays des ancêtres dont la langue devait être fêtée et applaudie.

Comme d'habitude, la séance fut ouverte par le président, M. Bussière Rouen, qui rappela le travail accompli pendant l'année et qui parla du rôle important joué par notre société dans la lutte soutenue pour préserver la langue de France. Il fut suivi par M. Lionel C. Durel, qui avait été chargé de faire le rapport du comité d'examen. M. Durel déclara que le manuscrit avait reçu les suffrages unanimes de ce comité.

En quelques mots, il en fit valoir toute l'excellence littéraire.

Puis M. André Lafargue, sous-secrétaire de l'Athénée, donna lecture du manuscrit. Il s'agissait cette année d'un essai littéraire sur "Louis Hémon et son oeuvre". L'auteur du manuscrit, Mlle Anna Harrison, fille d'une de nos lauréates distinguées, Mme Jeanne Dupuy Harrison, mérite tous les éloges qui lui ont été adressés par le bureau de l'Athénée Louisianais, par son comité d'examen et par la foule qui s'est empressée de rendre justice à son talent en applaudissant longuement à la suite de la lecture de l'essai. Mlle Anna Harrison a de qui tenir. "Bon sang ne saurait mentir, mais empressons-nous de lui rendre justice, le travail couronné de Mlle Harrison est le résultat d'un travail méthodiquement préparé et n'est pas dû simplement à des dons naturels et ataviques.

Mlle Anna Harrison, dans la belle thèse qu'elle vient de faire sur "Louis Hémon et son oeuvre", nous a donné la preuve la plus convaincante que son stage comme boursière du Gouvernement français avait été admirablement mis à profit. Elle fait honneur aux cours en Sorbonne qu'elle a suivis avec assiduité et dont elle a rapporté les précieux enseignements. Elle ne pouvait mieux témoigner sa gratitude vis-à-vis de ceux qui l'ont désignée comme boursière et de ceux qui ont dirigé ses études en France qu'en composant

l'essai littéraire qui lui a valu la médaille de l'Athénée Louisianais.

En choisissant le sujet qu'a traité Mlle Harrison avec tant d'habileté, l'Athénée Louisianais a tenu à rendre hommage au Canada français et à la mémoire de celui qui en a si bien décrit un des aspects les plus émouvants. L'essai de Mlle Harrison est écrit en langue limpide, concise et élégante. Il fait honneur sous tous les rapports au sujet commenté. Il débute par une partie biographique, au cours delaquelle l'écrivain nous raconte la vie trop brève et si tragiquement terminée de Louis Hémon. Les motifs qui ont poussé Louis Hémon à se rendre au Canada pour y faire des études sur le vif, dans un pays où le froid et les privations l'attendaient, font l'objet également de commentaires précis et judicieux. La partie purement analytique et critique de l'oeuvre fait bien ressortir tout le travail de préparation auquel l'auteur a dû s'astreindre. Les premiers efforts littéraires de Hémon en Angleterre, ses contes, ses nouvelles, sont décrits et commentés avec justesse. L'auteur nous en cite des passages pittoresques et émouvants. Elle nous dresse un portrait d'Hémon très vivant et très ressemblant; cet homme qui voyait plutôt la vie sous ses aspects les plus moroses, ce jeune désabusé, ce désenchanté, comme Pierre Loti l'aurait sûrement nommé. Les oeuvres plus substantiel-

les d'Hémon sont ensuite commentées avec beaucoup de sûreté de jugement et d'analyse. "Battling Malone", l'ouvrage le plus important d'Hémon après "Maria Chapdelaine" et "Colin Maillard", sont appréciés à leur juste valeur.

Naturellement Mlle Harrison nous parle surtout de "Maria Chapdelaine", l'oeuvre qui a rendu son auteur à tout jamais célèbre. Afin de pouvoir écrire un roman vécu, étudié sur les lieux mêmes et dans sa véritable ambiance, Louis Hémon s'est engagé comme fermier dans une famille demeurant sur le Peribonka, dans une des régions les plus éloignées du vaste Canada. C'est à la fois du naturalisme et du lyrisme dans toute sa grandeur et sa force. L'auteur est surtout un peintre d'âme. Il a voulu nous brosser une fresque où l'âme des pionniers, des défricheurs de terre dans une des régions les plus inhospitalières du globe, s'est révélée dans toute sa beauté et sa force spirituelle. L'esprit de ténacité, l'amour du pays, la simplicité de vie et de croyance de la famille Bédard nous sont décrits en un style ramassé et cependant empli du plus beau lyrisme. Tout cela, Mlle Harrison nous le dit avec clarté et érudition.

Une longue ovation fut faite à la jeune lauréate alors qu'elle se rendait à la table du "bureau" pour recevoir des mains du président sa médaille et son prix en espèces.

Un délicieux concert auquel prirent part Mlle Ella de los Reyes, violoniste de talent; Mme René Séré; M. Guy Bayhi; Mlle Carmen Rosell et Mme Eugénie Wehrmann Schaffner, dans des oeuvres de Chopin, de Lully ,de Massenet, de Gounod, de Delibes et de Moskowski, termina cette soirée qui comptera certainement parmi une des plus réussies de l'Athénée Louisianais. C'est une soirée de grand réconfort pour tous ceux qui s'intéressent au culte et au maintien de la langue de France en bonne terre louisianaise.

ANDRÉ LAFARGUE.

Louis Hémon, Sa Vie et Ses Oeuvres.

On se sent pris tout de suite par la magie du sujet. Quels tableaux se présentent à nous rien qu'à entendre nommer Hémon, "le plus insaisissiable des êtres!" Tableaux de la vie intéressante et variée d'un voyageur et d'un homme de lettres; clichés multiples de son oeuvre—esquisses de la vie anglaise des "ghettos" de Londres, grandes fresques des vastes forêts blanches du Canada.

En 1880, en face de la rade de Brest, un garçon naissait le 12 octobre, anniversaire de la découverte de l'Amérique. Coincidence étrange —car cet enfant était destiné à faire connaître le nord du Nouveau Continent par son chef-d'oeuvre, également aimé des Français et des Canadiens. Les parents de Louis Hémon sont d'ancienne lignée bretonne, mais l'enfant ne restera pas dans sa chère Bretagne; il ira très jeune à Paris, où son père Félix Hémon est professeur et inspecteur général à l'Université, mais il gardera toujours les qualités de sa race. La Bretagne est songeuse; toute sa vie il rêvera; il aimera la solitude, la mer, la forêt. Il ne s'habituera pas à la vie des grandes villes; Paris avec ses foules, ses boulevards agités et son tintamarre ne saura retenir ce Breton à l'âme vagabonde dont le caractère concentré préfère la méditation à la societé et au monde.

Hémon fait ses études au Lycée Louise-le-Grand, quand elles sont terminées il doit choisir une carrière. Il n'a aucun goût pour l'enseignement, au grand désespoir de sa famille. Il se décide alors à faire son droit. . . .ce seront toujours trois années pendant lesquelles il contentera les siens. En même temps, il suit les Cours de l'Ecole des Langues Orientales vivantes, et il prépare l'examen d'entrée à l'Ecole Coloniale. Son goût pour les voyages le pousse vers ces études qui lui ouvriront la porte sur la Grand' Route de l'Inconnu. Mais, chose étrange, une fois reçu à l'examen de l'Ecole Coloniale, il renonce à y entrer. Autre chose l'attire. A cette époque, c'est-à-dire en 1903, il part pour l'Angleterre. Il veut y étudier le caractère du peuple et se perfectionner dans sa langue et sa littérature. Son plaisir est d'observer les moeurs et les coutumes des étrangers parmi lesquels il se trouve. Toute son oeuvre est imprégnée de cette connaissance approfondie des peuples d'Outre-Manche et du Canada. L'étude de l'humanité est la grande passion de Louis Hémon. Alors, il erre dans les rues, il suit les ouvriers à leur travail, il écoute leurs conversations, il note leurs gestes. Il se mêle aux débardeurs des "docks". Il gagne son pain au hasard, peu importe, son plaisir est d'aller seul, de marcher dans les foules, de regarder, et surtout de se souvenir. Ainsi, ses premiers

essais littéraires traiteront de la vie anglaise et ces essais lui vaudront quelques succès. "Voir pour raconter", telle a dû être sa maxime car il n'entame aucun sujet sans avoir fait une étude des personnages qu'il met en scène.

Ses séjours en Angleterre sont nombreux, et de chacun il rapportera un conte, une nouvelle, un roman. En 1912 il s'embarque pour le Canada. Ce départ n'est pas un coup de tête, il l'avait projeté, il en avait rêvé. Il s'éloigne parce qu'on ne peut guère rêver et causer. Il a besoin des grands espaces, mais ces aspirations ferontelles échec à son succès? Ce rêveur original sera-t-il un raté? Il avait fait de sérieuses études, était avocat, aurait pu entrer à l'Ecole Coloniale s'il l'avait voulu. Toutes ces chances il les jette aux vents pour aller vagabonder dans un pays sauvage et lointain. Apparemment c'est agir en insensé. Mais ne jugeons pas ce Breton trop hâtivement. . . .Tout jeune homme il avait écrit une nouvelle où sous ce "Jérôme" nous retrouvons Hémon pris de peur en face d'une situation qui le rendrait semblable à ces bourgeois médiocres "les ronds de cuir", et dont les instincts vagabonds s'étaient réveillés à la vue d'un chien sauvage. Il laisse son bureau avec ce mot d'explication: "Vous savez qu'on peut aller au Canada pour 50 francs!"

Foch dit qu'il faut avoir un but, un plan, une méthode. Hémon les a depuis longtemps. De

Londres il écrit à sa famille en 1911: "Je suis non seulement prêt à, mais presque désireux de voir de près des métiers généralement considérés comme humbles. Aussi, et pour éviter que vous ne preniez cela pour une déchéance tragique quand le moment sera venu, je puis vous dire tout de suite que j'ai l'intention de "faire la moisson" l'été prochain. Toqué? C'est entendu; mais ma folie est plus systématique qu'il n'apparaît au premier coup d'oeil." Et peu de temps avant son départ il écrit encore cette lettre infiniment touchante à sa famille. Pouvons-nous douter de lui après l'avoir lue?. . . ."J'ai de bonnes chances, et je me crois parfaitement lucide. Alors, même si tout le monde me croit maboul et bon à rien, je veux que tu sois d'un autre avis. Dis aux autres: "Il sait ce qu'il fait!" et surtout crois-le. Et crois aussi que j'ai infiniment d'affection pour toi et vous tous, à ma manière."

A 31 ans il est à Québec pour écrire un livre—voilà son **but**; ses **plans** sont nettement arrêtés; —connaître les habitants du Canada français et leurs humbles métiers: demeurer à l'orée du bois, "faire la moisson." Sa **méthode** pour arriver à ce but: ne pas vivre parmi les "habitants", mais **avec** eux. Et le résultat sera: "Maria Chapdelaine", le chef-d'oeuvre de Louis Hémon. Ce sera un Français qui donnera au monde le plus canadien des romans.

Dès son arriveé ce fils "vagabond et fidèle" aime le Canada; il écrit chez lui: "Le pays me plaît. Je commence à parler canadien comme un indigène." A peine débarqué il flâne dans les rues de Québec; il est ému de voir cette vieille ville resteé française en dépit des siècles. Il s'y arrête peu, il part pour Montréal, puis en décembre pour le Lac St-Jean. Au printemps il fait la connaissance de Samuel Bédard avec qui il se lie d'amitié. Monsieur Bédard le prenant d'abord pour un émigré qui cherchait une terre à cultiver lui offre la sienne, mais Hémon veut travailler et vivre avec les autres. Il se propose comme main-d'oeuvre, fixe ses gages à huit piastres, à la condition d'être nourri. Et Hémon devient l'employé de Samuel Bédard dans une ferme à trois milles au-dessus de Péribonka. Dès le premier jour on l'aime. Il se met au travail avec les hommes dans les bois, dans les champs non-défrichés. Il mange avec les humbles habitants. "L'air du pays et la diète locale (soupe aux pois, crêpes au lard, etc.,) me vont à merveille. Mon "patron" et sa femme me traitent avec une considération extrême. (C'est la femme qui me coupe les cheveux). Bref, je n'ai à me plaindre de rien; je commence même à me lever à l'heure habituelle (quatre heures et demie environ) sans effort et comme une personne naturelle." Le dimanche il va à la Messe, et de retour à la maison il compose "sur la table de

la cuisine" et rien ne peut le déranger; pas même les appels de la mère Chapdelaine lui demandant d'envoyer les animaux qui sautaient dans le grain". Ce qu'il compose c'est Maria Chapdelaine.

Son manuscrit terminé, Hémon quitte les Bédard pour aller à Montréal où il trouve une situation dans une maison de commerce. Tous les matins il arrive une heure avant les autres pour pouvoir taper à la machine son manuscrit. Ce travail fini, il vend sa bonne valise de cuir, achète une sacoche, et avec un Anglais part pour l'ouest. Le 8 juillet de cette même année (1913) il suivait à pied la voie du Transcanadien; en causant avec son compagnon de route ils n'entendirent pas le sifflet d'un train qu'un tournant de la route les empêchait de voir arriver. Ils furent broyés, tous deux, près de Chapleau, Ontario. A trente-trois ans un écrivain plein de talent, finissait ainsi ses jours, laissant plusieurs contes, quelques romans dont l'un—Maria Chapdelaine—est un chef-d'oeuvre. La main de Dieu l'avait frappé quand ses talents étaient en plein épanouissement.

II.

L'oeuvre de Louis Hémon peut se diviser en deux parties; l'une a été écrite pendant les nombreux séjours qu'il fit en Angleterre, elle comprend: "La Belle que voilà, Battling Malone, Colin Maillard, Monsieur Ripois et sa Némésis".

L'autre, inspirée par le Canada, nous a valu un chef-d'oeuvre: Maria Chapdelaine.

"La Belle que voilà" se compose de huit nouvelles, dont la plupart se passent à Londres. Toutes n'ont pas la même valeur, et au point de vue artistique ne doivent pas être placées au même niveau. La première, (c'est elle qui donne son nom au recueil) est un exemple touchant du culte du souvenir.

Dans "Celui qui voit les Dieux", un prêtre et son neveu essayent de convertir une jeune femme demi-sauvage vivant dans un état de péché avec celui qu'elle aime. Elle se croit absoute parce qu'un vieillard vénéré de son pays lui avait dit que son grand amour pardonnait tout. Ce vieillard, "Celui Qui Voit les Dieux", est aveugle. Comment peut-il voir le Crucifix du Missionnaire qui voudrait le convertir? Ecrite avec une ironie légère par une plume irréligieuse, cette histoire se termine par un blasphème qui révolte l'âme croyante. . . . le Crucifix ne serait-il donc qu'un dieu d'ivoire! qui aurait la même valeur que les dieux de pierre et de feu des îles barbares? L'auteur de Maria Chapdelaine a mieux su dans la suite. . . . mais pour l'instant il semblerait vouloir prouver que les races et les civilisations différentes doivent avoir aussi leurs religions et leurs morales différentes?

"Le Dernier Soir" est une orgie d'ivresse. Deux jeunes gens et une jeune fille, pour oublier le chagrin d'un prochain départ, s'enivrent en allant d'un 'pubs" à un autre. Cette scène est répugnante.

"La Vieille" est plus touchante. Une femme âgée de cent sept ans gagne sa vie, et même celle de sa famille, en racontant aux visiteurs de leur petite maison perdue dans les bois, la visite de l'Empereur. Après avoir, tant d'années, redit toujours la même histoire, elle se sent lasse, de cette lassitude que ne peut soulager aucun repos, sauf le repos éternel. "Elle sent que la terre l'appelle, et que si elle pouvait se jeter en avant, coucher son corps usé sur le sol frais et rester là quelques instants, l'insoutenable lassitude de ses membres se muerait en repos." Des visiteurs arrivent. . . elle vient de mourir. Que faire? Il faut qu'elle parle, autrement les touristes seront désappointés. On la remplace par sa fille, fort âgée aussi, et faute de cachette on enferme le cadavre dans une armoire. Si on avait su. . . . si on "avait pu deviner quel contentement infini la vieille avait trouvé dans la mort, et combien l'abandon du corps jeté là sans respect, replié et tordu sur les couvertures et les pièces de cuir, la tête contre le bois de l'armoire, était doux à celle qui avait trop longtemps attendu!" L'appel de la terre—la grande fatigue—voilà ce qui se détache du récit.

"La Destinée de Miss Winthrop-Smith" est l'histoire d'une jeune dactylographe qui est demandée en mariage par un pépiniériste qu'elle considère au-dessous d'elle; mais elle ne peut s'empêcher de comparer la vie d'une femme à la campagne à celle d'une femme d'affaires dans un bureau. "Un coin de serre touffu de feuilles et de pousses vertes, un carré de vitrail par où venait le soleil, et des arbustes en rangées s'allongent à l'infini sous le ciel tendre" Tout cela hante son imagination. Sa fierté l'empêche d'accepter l'offre, mais presque instantanément Londres lui apparaît hideux. Le panorama de ses rues "vint lui emplir les yeux de sa laideur morne; la pluie fine qui tombait, la boue gluante, sur les trottoirs, les mélancoliques becs de gaz veillant en sentinelles sur les bâtisses sombres, le trot découragé des chevaux sur l'asphalte mouillée et les gens qui sortaient de toutes les portes, les yeux creux, les traits tirés, se sauvant en hâte, le dos rond sous l'averse, avec une grimace involontaire de fatigue et de délivrance." Elle se souvient de la maison de campagne qui aurait pu être la sienne, elle s'arrête, le coeur serré, "songeant aux choses qu'on refuse un jour et qui ne reviennent jamais."

"La Peur" est une histoire de sport, bien écrite, mais sans grande intrigue. Sur une plage anglaise Hémon rencontre un jeune hom-

me, se lie avec lui. L'auteur est invité à aller chez l'Anglais qui a une belle propriété avec un étang. Les deux jeunes gens s'y baignent, mais l'Anglais, si intrépide quand il nageait dans la mer ici a peur de l'eau. Quelque temps après Hémon apprend qu'il est mort dans l'étang— d'une crise cardiaque (à en croire les journaux). Hémon, lui, sait que c'est la peur qui l'a tué, mais quelle peur? L'histoire est bien construite, l'intérêt s'éveille d'abord, puis la curiosité vivement excitée attend l'explication du drame qui se joue devant elle; mais au moment où il semble qu'elle va être pleinement satisfaite, sa déception est complète. L'auteur se dérobe et laisse ses lecteurs en suspens. . . . Hémon n'a-t-il vu dans cette conclusion bizarre qu'une manière d'être original? Ou bien, voulait-il laisser au lecteur le choix entre différentes explications, avec la possibilité d'en reprendre le dénouement et de donner lui-même la clé du mystère? Dans les deux cas il ne satisfait personne.

"La Foire aux Vérités" et "Lizzie Blakeston" sont peut-être les histoires de ce recueil qui dénotent davantage l'artiste chez Hémon. Ces deux petits croquis sont charmants et leur valeur est certainement au-dessus de celle des autres. Pourtant, le dénouement n'en est pas différent. Les deux contes se terminent tragiquement. "La Foire aux Vérités" a été écrite pour un concours de journal—"Le Temps",

l'ayant publiée, envoya un prix de 500 francs à l'auteur. Elle débute par la description d'une cour bordée d'échoppes dans le ghetto de Londres, où habitent un savetier juif Gudelsky et sa fille Leah, C'est un quartier de Polonais ou de Russes. Sans air, sans jour et sans joie on n'y connait guère que le travail. Le juif frappe sans relâche sur le cuir, de temps en temps il s'arrête pour regarder sa fille qui se meurt d'une maladie de langueur. "Une ombre s'encadre dans la porte," C'est une jeune milicienne de l'armée du salut. "Je viens à vous de la part du Christ qui est mort pour vous." Gudelsky voudrait la renvoyer, mais elle ne se laisse pas décourager "une foi sans bornes luisait dans ses yeux clairs." On parle de vérité: "Nous sommes tous après la vérité, mais c'est si difficile!" Peu à peu naît la confiance, alors le juif raconte ses efforts pour trouver la vérité. Lorsqu'il était jeune homme à Varsovie, professeurs, étudiants et ouvriers se réunissaient, croyant la posséder. Ils parlaient de Liberté, ils annonçaient la chute de la tyrannie et le triomphe du peuple. La guerre éclata et en une nuit Gudelsky perdit ses espoirs, et ses illusions. Puis il vint en Angleterre; là encore on lui dit qu'il trouverait la vérité s'il travaillait, s'il attendait. Mais chaque matin elle est plus loin de lui. "Ma première vérité était morte en un soir, au milieu des cris et du sang versé, et l'autre

s'est usée lentement parce que les choses que j'attendais étaient trop longues à venir." La nuit vient, la jeune fille s'éloigne, et le père Gudelsky se demande si ses enfants trouveront la vérité. Leah la découvrirait-elle la première?

Hémon, a-t-on dit, montre ici un vrai sens de la grandeur morale en ne tournant pas en ridicule la petite évangeliste; il l'enveloppe au contraire, "d'une sorte d'alleluia de silence". Mais, a-t-il répondu à quelqu'une des questions? Le juif, a-t-il trouvé la vérité? Il est intéressant de noter comment cette recherche de la vérité a hanté toute l'oeuvre d'Hémon, antérieure à Maria Chapdelaine.

"Lizzie Blakeston" à elle seule demanderait une étude spéciale. On y voit encore la connaissance des quartiers populaires de Londres et la grande tendresse de l'auteur pour les pauvres. C'est une petite fille de Faith Street, douée pour la danse qui nous est présentée. Elle se prépare à un concours populaire, gagne le prix, et croit que maintenant tout va changer pour elle; mais quand elle s'aperçoit que sa destinée reste toujours la même elle se jette dans la Tamise pour échapper à cette vie sordide et malheureuse parce qu "on lui avait volé son espoir." Décidément, l'auteur a le goût des choses moroses et âpres. Pourtant, il sait de quoi il parle—ce peuple anglais peu bavard, profond, possède un tel fond de mélancolie! Hémon fait penser un

peu à Dickens qui, lui aussi, connaissait à merveille les misères des pauvres; mais Dickens est trop prolixe; Hémon choisit le trait essentiel; et d'un pinceau sûr donne un tableau exact de Londres. Tout en admirant l'artiste chez Hémon, on peut regretter qu'il ne soit pas plus optimiste; on se lasse de dénouements tristes. Malgré tout, il faut lui savoir gré de sa sincérité, il n'écrit que ce qu'il voit.

Les péripéties par lesquelles passe Mike O'Brady, Irlandais sain et fort, ouvrier puissant mais ignorant, forment l'intrigue d'un roman appelé "Colin Maillard." Un brave débardeur cherche. . . mais sait-il ce qu'il cherche? La vérité, nous le supposons. Sans éducation, il mène une vie toute matérielle d'où la pensée semble être absente. Un beau jour il entend un socialiste haranguer la foule à l'heure du déjeuner quand les ouvriers sortent de leur travail. Mike s'arrête, écoute de belles phrases creuses. '"On se moque de vous. On se moque de vous depuis le commencement, et on se moquera de vous jusqu'à ce que vous disiez: Assez!. . . Nous sommes saouls de belles paroles et de promesses et maintenant nous voulons autre chose . . .Nous voulons des maisons grandes, propres et commodes; nous voulons des heures de travail qui ne nous abrutiront pas". . .etc., etc., Mike devient alors socialiste, sans même comprendre la signification du mot. Dès lors il rêve de "'hé-

ritage volé au prolétariat"; d'une "utopie prochaine." Il fréquente la boutique du juif Heydelmans parce qu'il croit que le vieil Israélite possède toute la sagesse du monde, et que sa fille est fort belle. Mike apprend les fiançailles de la jeune fille et ne retournera plus là-bas. Cette histoire sera bien finie, et ce qui est encore plus important, la vision des jours parfaits qui hantait sa pauvre tête depuis qu'il était devenu socialiste- - - tout cela devait disparaître à jamais.

Que deviendra-t-il? Le hasard le conduit devant une affiche annonçant une séance de gymnastique donnée par la jeunesse chrétienne de Limehouse. Cette affiche l'intrigue, il entre dans le temple, et, peu après il fait lui-même partie de la Jeunesse Chrétienne. Il est converti par l'Armée du Salut. Là encore il se laisse prendre aux belles paroles dont il ne comprend pas la signification, là il cherchera la vérité; mais s'il est un jour un Chrétien des plus enthousiastes, le lendemain il s'enivre dans les "pubs". Il y a parmi la Jeunesse Chrétienne une jeune aristocrate qui joue un rôle d'apôtre. Mike voudrait lui demander le sens de beaucoup de choses, mais elle semble intangible; bientôt on apprend qu'elle est fiancée puis elle disparaît de l'horizon.

Pendant toute l'histoire la seule consolation lui vient d'une servante de cabaret, Wynnie.

Elle voit les choses comme elles sont; sans illusions, et sans chercher l'impossible. Une vraie amitié les unit, puis le récit finit par l'emprisonnement du pauvre héros qui dans un moment d'ivresse tue le "patron" de Wynnie.

Le livre est écrit avec une remarquable sûreté. L'atmosphère de Londres et des quartiers pauvres, la vie quotidienne des ouvriers, leur façon de passer la soirée ou le dimanche, la foire de Middlesex St., surtout méritent une mention. Le caractère de Mike domine l'histoire; même chez cet homme du peuple, les beaux sentiments ne manquent pas: ce socialiste pense qu' "aucune révolution n'aurait pu le rendre semblable à eux (les aristocrates) ni les abaisser jusqu'à lui, et il n'était même plus certain qu'elle eût été juste." En pensant à la belle aristocrate "il sentait sa présence miraculeuse." Pourtant, Mike représente "la haine féroce de sa race contre ceux qui possèdent les maisons et les terres."

Le titre "Colin Maillard" est une heureuse trouvaille. Le pauvre Mike est bien ce Colin-Maillard qui court après la vérité. Quand il croit la posséder, elle lui échappe, ou plutôt il s'aperçoit qu'il s'est trompé; ses illusions en avaient l'apparence, mais ce n'était pas elles. Elle est évasive et fallacieuse. De même que dans le jeu, le roman ne mène nulle part; comme l'enfant aux chevaux de bois de la foire, l'on

tourne, et l'on revient toujours au point de départ. Le roman ne résout aucun problème, le dénouement n'apporte aucune solution. Ya-t-il même un dénouement?

Les premiers essais littéraires de Louis Hémon avaient été écrits pour des journaux de sports, "L'Auto" et le "Vélo". Il aimait les exercices physiques et prenait une part active à ceux alors à la mode. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait consacré tout un roman à la vie sportive: "Battling Malone." Il y montre une fois de plus sa connaissance approfondie du caractère anglais, aussi bien dans l'individu que dans la foule, sa familiarité avec le monde sportif, et surtout avec celui de la boxe. On assiste aux luttes qu'il décrit, et j'ose dire qu'il est le seul, ou presque le seul, entre les écrivains de ce genre, qui ait su nous intéresser (nous—je veux dire, les femmes) au "noble art de la défense de soi-même." Enfin, et ce qui n'est certainement pas le moins important, dans "Battling Malone" Louis Hémon est français par-dessus tout. En écrivant ce livre après les victoires de Charpentier, il voulait montrer que la France pouvait tenir sa place dans le monde de la boxe, et réfuter cette assertion: "Les Français n'avaient pas cela (la boxe) dans le sang, c'était le glorieux privilège des Anglo-Saxons!" et, le faisant il a esquissé une comparaison très fine entre les deux pays, l'Angle-

terre et la France. Avec "Battling Malone" Hémon devance son époque de 20 ans. Qu'un pugiliste devienne en France le héros d'un roman, voilà bien des choses changées! Encore nous ramène-t-il en Angleterre parmi les débardeurs de la Tamise. Les Anglais sont humiliés, leur amour-propre grièvement blessé parce qu'ils ont subi plusieurs défaites "dans le noble art typiquement britannique du pugilat." Un groupe de riches "gentlemen" se mettent en quête d'un champion qui rétablira l'honneur du Royaume Uni. Ils trouvent Patrick Malone, enfant des rues qui toute sa vie a été en lutte contre la faim; la pauvreté, les intempéries d'un rude climat. Ce Pat Malone est grand, massif, fort, "Un être physiquement à part." On veut faire de lui le champion du monde. Il se bat d'abord avec un nègre et remporte la victoire; mais quand il va en France pour rencontrer son adversaire la victoire reste à ce dernier. Il voulait "rosser le Français"—mais le combat a lieu dans une autre ambiance. Pourquoi perd-il? Il est le plus fort, lui "avec son torse puissamment musclé, son masque patient et dur sur les coups"; en apparence supérieur à l'autre, "le Français aux lignes trop harmonieuses." Il ne remporte pas la victoire "parce que toute la Salle, ou presque toute, était pour le Français, et ces gens-là - - - c'est difficile à expliquer - - - c'était comme s'ils avaient été dans le ring avec

lui"; 'C'est parce que la foule montrait une **confiance** curieuse en son champion, une foi inébranlable d'amante." Et Battling Malone dit, tout simplement après sa défaite: "la foule a l'air plus près des combattants (en France) que chez nous."

Si Hémon avait fait de son roman simplement un livre de sport, il nous aurait donné quelque chose de sain; mais voilà qu'il y mêle l'histoire d'une femme et il gâche tout. Ce robuste Pat avait fait la connaissance d'une "lady", un peu bizzarre dans ses goûts; et toujours en quête de sensations nouvelles. Elle flatte le pugiliste, se promène avec lui, le présente à ses amis; lui, en bon enfant naïf croit à une amitié sincère. Après sa défaite il va chercher consolation auprès de sa "lady." A sa demande en mariage elle éclate de rire; alors comprenant tout il se rue sur elle; la dame se protège en tirant sur lui, et il meurt sans pouvoir dire un mot.

"Monsieur Ripois et sa Némésis" est une vilaine histoire que les admirateurs de Louis Hémon, tout en reconnaissant les qualités indéniables de la composition et du style et du style, souhaiteraient pour sa gloire qu'il n'ait jamais écrite. Le héros, un débauché qui se croit un Don Juan, irrésistible, est un égoïste ne songeant qu'à son plaisir Et son plaisir c'est la conquête des femmes. Quand la situation devient

compromettante il se dérobe, laissant une malheureuse porter seule les conséquences de la faute. L'une de ses victimes est une jeune innocente qui l'aime d'un grand amour- - - qui croit en lui. Il l'abandonne aussi pour ne pas être obligé d'en arriver au mariage. Mais il ne peut l'oublier. La vision de cette jeune fille le poursuit, il se rend compte qu'il l'aime vraiment; la voix de la conscience se révèle en lui, le tourmente à un tel point qu'il essaye de retrouver Ella. Il apprend sa mort... Désormais il n'aura plus de paix. Il retourne en France, espérant que la fortune lui sera plus favorable. Hémon dépeint Monsieur Ripois comme seul un Français peut en comprendre un autre, il parle de Londres en vrai Londonien. Le remords, est-il un châtiment assez grand pour punir un libertin de la trempe de Monsieur Ripois?

Pourquoi Hémon, laisse-t-il ce goût amer dans la bouche? Pourquoi toujours une fin tragique—le désappointement, le désillusionnement? Pourquoi toujours des pauvres êtres qui n'arrivent jamais à gagner ce qu'ils désirent? Pourquoi un but qu'on ne peut atteindre? Est-ce parce que ses personnages essayent trop de sortir de leur sphère, de devenir ce qu'ils ne doivent pas être, d'essayer d'atteindre ce qui n'est pas pour eux? Le pugiliste Pat méritait bien autre chose qu'un coup de révolver. On trouve les mêmes désappointements chez

d'autres personnages. Mike O'Brady—le chercheur de la vérité, ne trouve-t-il pas la prison, ou une mort presque certaine? La petite danseuse Lizzie au lieu de la gloire, les eaux troubles de la Tamise Sommes-nous donc nés pour le désappointement? Est-il préférable de ne rien demander à la vie afin de ne pas être déçu? Pourquoi les femmes sont-elles si peu satisfaisantes?

III.

Hémon quitta enfin cette atmosphère malsaine de Londres; il avait besoin de changer d'entourage. Le brouillard de la Tamise était entré dans son âme et l'avait obscurcie. Il partit bientôt pour le Canada où les vastes nappes blanches des plaines, et l'immensité des forêts vierges, si longtemps recouvertes de leur manteau de neige, l'inspirèrent d'une toute autre manière.

Dans son "Journal" il note ses impressions sur les passagers à bord du paquebot. Il écrit: "Nous ne sommes guère que trois ou quatre sur ce bâteau-ci qui soyons partis à l'aventure. C'est la mauvaise saison, la mauvaise saison. . . Et il essaye d'évaluer à peu près tous les "x" du problème; le froid de l'hiver qui vient, le vrai grand froid qu'il ne connaît pas encore:—les conditions de la vie et du travail dans ce pays nouveau—les chances qu'il a de trouver de suite ou presque de suite un emploi qui le fasse vivre."

Ce Journal est une préface admirable à Maria Chapdelaine parce que Louis Hémon nous y donne ses premières impressions en approchant du Canada, puis celles qu'il éprouve en face du pays et des habitants; son émotion en apercevant la première île est touchante: "Ce qui marque cette terre-ci à nos yeux d'une grandeur émouvante, c'est surtout qu'elle est la terre canadienne, l'avant-poste du continent vers lequel nous allons". En remontant le Saint-Laurent il décrit avec le talent d'un artiste et d'un peintre "le brun de la terre nue, le brun des troncs serrés, le vert sombre de leur feuillage et aussi d'autres tons neutres de végétation." Il admire la fécondité de cette race et surtout "sa force de résistance à tout changement". Il s'émeut en errant dans les rues de Québec de voir tant de choses restées françaises, les noms des rues, les noms des personnes;" il voit sur la figure de chaque homme, de chaque femme qu'il croise le sceau qui proclame qu'ils sont de la même race que lui." Il entend autour de lui "le doux parler français". Le vent apporte un son de cloches—ces cloches qui étaient là depuis le commencement, et qui n'ont jamais cessé de se faire entendre. Enfin, toute la ville de Québec "elle est vieille comme les vieilles cathédrales, comme les prières en latin, comme les reliques vénérables et fragiles dans leurs châsses; elle a l'âge des rites anciens qu'elle a

apportés avec elle sur un sol nouveau et fidèlement observés."

De Québec il va à Montreal, en imagination il voit la campagne gelée et linceulée de blanc." Et partout où il va, il remarqua ceci: la fidélite de la race chez qui rien n'a été changé. "C'est à peine s'ils ont modifié, pour se défendre contre le froid homicide, le costume traditionnel du pays d'où ils venaient, tout le reste, langue, croyances, coutumes, ils l'ont gardé intact."

Mais Hémon n'est pas parti pour les sports d'hiver. Sa passion, nous l'avons déjà vu, est l'étude de l'humanité. Toute sa vie est là. Il part pour étudier l'âme neuve du Canada français. "Il fait mieux qu'observer", il se fera **un** avec ces habitants. Il veut écrire l'histoire d'une vie qu'il aurait non seulement **vue** mais aussi **partagée.** Ainsi il pourra dépeindre l'âme canadienne; son roman sera un chef-d'oeuvre, roman vrai, écrit d'après nature. Le décor n'en sera pas compliqué car l'attention d'Hémon se fixe principalement sur les hommes. Le nom du livre—Maria Chapdelainesera simple et pur comme l'héroïne elle-même; les acteurs seront patients et résignés comme le sont les gens qui "font de la terre."

Maria Chapdelaine est une simple paysanne. Son père a une ferme dans la région du Lac St-Jean, au-dessus des derniers villages. Cette vaillante campagnarde aime le trappeur Fran-

çois Paradis, coureur des bois. Un jour, pendant la cueillette des "bleuets" (au Canada on appelle 'bleuets' les baies du myrtille) ils échangent leurs serments; elle l'attendra au printemps prochain. Pendant tout l'hiver elle ne songe qu'à son retour et à l'époque de la Noël elle prie pour lui d'une façon spéciale, disant mille Ave car: "on obtient toujours la faveur qu'on demande quand on dit mille Ave le jour avant Noël." Mais au lieu de le revoir, le voisin le plus proche des Chapdelaine—Eutrope Gagnon—apporte à la famille la triste nouvelle que François s'était "écarté" dans les bois. Il venait voir Maria, était parti seul, et avait été surpris par une de ces tempêtes de neige qui efface complètement la route. Il était mort de fatigue, d'épuisement et de froid.

A une veillée mémorable Maria avait fait la connaissance d'un garçon qui avait émigré aux "States". Lorenzo Surprenant aime la simple Maria; il lui fait la cour et dépeint la bonne vie aisée "au centre même du monde humain"—dans les villes, ou les "beaux trottoirs d'asphalte, plate comme une table et large comme une salle" feront ses délices, où elle trouvera des rues bordées de magasins, avec des lumières; où elle goûtera tous les plaisirs; les théâtres, les cirques, les gazettes. . . . et "une belle église avec un prêtre canadien."

Mais il y a aussi un troisième prétendant—le simple voisin, Eutrope Gagnon est "plein d'une adoration humble" pour Maria. Il l'aime, mais en silence, car il n'ose avouer son amour. Il reste muet devant la jeune fille, l'une de ces âmes "simples, et sincères et proche de la nature, qui ignore les mots." A la fin il lui déclare ses sentiments - - mais qu'a-t-il à lui offrir? Une vie de travail, perdue dans les bois . . . Maria tiraillée entre les deux—elle ne les aime pas—celui qu'elle avait aimé est mort—songe seulement au "règne" que lui apportera le mariage. Celui de "la magie des villes ou de la monotonie du bois. Comment fera-t-elle son choix?

La mère Chapdelaine tombe malade; toute la science du docteur, et les soins du "remmancheur" ne peuvent rien pour elle. La famille affligée espère que le prêtre fera le miracle car: "un prêtre qui porte le Saint Sacrement, c'est fort." Mais si la malade n'est pas guérie, les derniers sacrements la fortifient; cette simple chrétienne meurt vaillamment comme elle avait vécu. Au pied du lit funèbre, Maria choisira son époux. Elle écoute, silencieuse, l'éloge que le père Chapdelaine fait de cette vie humble mais vaillante, et elle se sent capable de l'imiter. Pendant que son père s'est endormi, Maria veille et médite. Seule avec le corps de sa mère elle entend des voix intérieures qui lui demandent de rester fidèle au Canada. Cet appel simple, touchant, poignant amène le dénouement du

livre.

Cette scène est décrite avec tout l'art d'un maître. La première voix est celle de la campagne—des saisons: le coup de baguette miraculeux du printemps; puis le soleil chaud de l'été quand on se sent "béni de pouvoir peiner du matin au soir"; ensuite l'arrivée de l'hiver et l'intimité de la maison close. Les bêtes et la nature qui semblent être créées pour le fermier. En contraste Maria voit les villes dépeintes par Lorenzo Surprenant et elle songe qu'après tout: "peut-être se lassait-on de ce vertige à la longue." Dans les villes il n'y aura ni la "quiétude des champs" ni la "caresse de la brise", ni la **paix** infinie de la campagne.

La seconde voix est celle du parler français; de ces doux noms qui chantent à l'oreille. Elle pense qu'aux "States" elle n'entendrait pas ce langage aimé—les vieilles chansons ne se chanteront plus; elle ne retrouvera pas "la douceur joyeuse des noms français."

Et le dernier appel vient du pays de Québec où rien ne doit changer. Cette voix est "à moitié un chant de femme et à moitié un sermon de prêtre." "Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés. . . Nous avions apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons; elles sont toujours les mêmes. Nous avions apporté dans nos poitrines le coeur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le coeur le plus humain de tous

les coeurs humains; il n'a pas changé. . . Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à la fin. Rien ne changera, parce que nous sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin. Rien ne changera, parce que nous sommes un témoignage." En vérité, on peut dire des Canadiens-français **qu'ils sont d'une race qui ne sait pas mourir.**

Alors, Maria Chapdealine épousera le fidèle Eutrope Gagnon afin d'être fidèle elle-même à sa race, à sa religion et au Canada.

Les oeuvres de Louis Hémon ne se lisent pas pour l'intrigue. Les contes de "La Belle que voilà" ne feraient jamais d'épatants scénarios; l'écran demande l'action. Les contes d'Hémon sont des histoires d'âmes. Or, on ne peut guère filmer les âmes. "Le cinéma se prête mal à la psychologie." Maria Chapdelaine plus que les autres est" un roman psychologique où l'écrivain **raconte** les âmes et **résume** leurs mouvements." (Bazin) Hémon voulait montrer la fidélité du paysan québecquois à la France; son but était de faire savoir à un monde qui l'ignorait peut-être que le défricheur canadien de l'est ressemble étrangement à ses frères normands de France, malgré les siècles et tout un vaste océan qui les séparent; et qu'il garde la religion, la langue et les moeurs de la mère-patrie. Oui, il voulait écrire un roman du Canada mais non un roman de toute la colonisation. Il n'essaye pas d'é

numérer les choses qu'il avait vues; il se contente de choisir celles qui sont essentiellement canadiennes. Ses descriptions des bois ne contiennent pas une liste des arbres qu'on y trouve; des animaux qu'on y chasse, des plaisirs qu'on peut y trouver. Hémon ne parle pas de tout ce qu'il avait vu au Lac St-Jean, de ses randonnées en traîneau, de ses courses avec les trappeurs. Il parle de la vie simple, presque monotone, des habitants; de leurs joies comme de leurs douleurs, de travaux des champs, de la besogne de chaque jour, du beau comme du mauvais temps. Il ne s'attarde pas à expliquer la vie de tous les colons; il ne choisit qu'une famille. Il cherche les sentiments intimes de ces colons, c'est pourquoi il ne parlera même pas de la beauté physique de son héroïne, il est trop occupé de son âme.

Essayons d'analyser les âmes dépeintes dans Maria Chapdelaine. Ces cultivateurs, ces bûcherons, ces trappeurs ont les qualités de leurs ancêtres. Ils sont **tenaces**; qualité essentielle aux colons et aux pionniers. Ils sont tenaces à la terre qui est difficile à cultiver, car il faut d'abord **la faire**; ensuite il faut profiter d'un été court pour semer, faucher, moissonner. Ils tiennent à leur langue qui est entourée de dangers de la part des Anglais comme des Américains. Ils sont fidèles à leur religion qui est plus qu'une routine chez eux. Et par-dessus tout, ils tiennent à leurs origines. **Ils se sou-**

viennent. "Le Canadien-français emporte sa patrie non pas à la semelle de ses chaussures, mais dans son coeur qui sait se souvenir." (Dalbis).

Ils sont **patients:** ils acceptent sans révolte le lourd fardeau d'un hiver trop long, d'un court été gâté par les maringouins, d'une vie dure et monotone. Maria n'est pas la seule qui soit douée d'une "inépuisable patience."

Leur **résignation** est touchante; une résignation chrétienne, qui vient de la foi qu'ils ont dans leur coeur, et non d'un pessimisme fataliste. Maria accepte de se priver même de la volupté de la douleur quand le prêtre lui dit d'y renoncer. "Le bon Dieu sait ce qui est bon pour nous; il ne faut pas se révolter ni se plaindre."

Leur **foi** n'est pas un souci de dimanche; c'est une foi journalière. Ils disent la prière en commun le soir, avant le repas; ce sont des "signes de croix autour de la table; des lèvres remuant en des 'Benedicite' muets." Et quel rôle la Messe de Minuit. "Aller à la Messe de minuit, c'est l'ambition naturelle et le grand désir de tous les paysans canadiens, même de ceux qui demeurent le plus loin des villages. Tout ce qu'ils ont bravé pour venir: le froid, la nuit dans les bois, les mauvais chemins et les grandes distances." Quand la famille Chapdelaine apprend la mort tragique de François Paradis, tout de suite on dit des prières pour lui, et on fera dire des Messes pour son âme. Au moment de la

mort de la mère Chapdelaine, nous sommes édifiés de voir la foi de la famille pendant sa maladie. Lors de la dernière visite du prêtre, et au moment où celui-ci donnait le Saint Viatique: "Samuel Chapdelaine et ses enfants priaient sans relever la tête, presque consolés, exempts de doute et d'inquiétude, sûr que ce qui se passait là était un pacte conclu avec la divinité, qui faisait du Paradis bleu semé d'étoiles d'or un bien légitime."

La foi qu'ils ont en leur curé, est sans borne, car le prêtre canadien n'est pas seulement le directeur de consience de ses ouailles, mais bien leur conseiller en toutes matières, l'arbitre de leurs querelles, et en vérité la seule personne différente d'eux-mêmes à laquelle ils puissent avoir recours dans le doute. Malgré qu'il soit au-dessus d'eux, il est aussi l'un d'eux, 'sous sa soutane il y avait un homme de la terre," et "ses mains dispensatrices de pardon étaient des mains de laboureur."

La plus belle qualité de ces colons est peut-être d'avoir un **tempérament équilibré**." C'est parce qu'ils sont près de la nature et perçoivent clairement la hiérarchie essentielle des choses qui comptent." Et parce qu'ils sont près de la nature ils sont **rêveurs.** Les rêves de Maria assise au seuil de la porte, en attendant la cuisson du pain, ne sont-ils pas très naturels? Quelle pureté, quelle chasteté, quelle simplicité dans les jolis rêves de la jeune fille amoureuse.

Malgré une vie dure, remarquez bien la gaieté de ces gens qui appartiennent "à une race pétrie d'invincible allégresse et que rien ne peut empêcher de rire." Assistez à leurs veilleés, attardez-vous un peu à la porte de leur église pour entendre leurs gais propos, ces hommes de Québec ont une "éternelle simplicité."

Hémon a le souci de la perfection. Si en dépeignant la vie du défricheur québecquois il a livrée son âme. . . en esquissant son caractère il nous a donné l'homme en action. Le développement de l'âme se fait autour de sa vie et de ses devoirs, et le devoir accompli c'est la grandeur morale. Cette grandeur morale des Canadiens frappe surtout Hémon. Le devoir et la religion ne font qu'un. La vie de ces défricheurs est une vie de travail, chaque heure apporte sa tâche, chaque saison sa besogne. "Ils ne lisent ni livres ni journaux." Leur plaisir est d'aller à l'Eglise ou à une veillée; pendant l'été on cueille les bleuets, on en fait des tartes, tandis qu'en hiver on fait "de la tire" et on jouit de la douce intimité d'une maison chaude. On cultive la terre, on soigne les animaux. Les garçons vont à la "drave" pendant l'hiver et reviennent pour les semailles, les femmes restent à la maison et s'occupent du ménage.

Quant à la nature, on pourrait faire une étude du livre sous ce rapport seulement. Et encore, Hémon avec un goût si sûr, n'a choisi que les traits principaux pour donner à ses paysages la

couleur locale nécessaire. La beauté des descriptions est d'une beauté classique. En hiver c'est la "blancheur froide" de la neige; au printemps les "pluies chaudes" et "la tiédeur de l'air" annoncent de longues journées ensoleillées de l'été.

Un des grands charmes du livre est le langage dans lequel il est écrit. Ce vieux parler français des habitants de Québec chante comme une douce musique. Les noms, d'abord ont un charme inexplicable, et semblent posséder une magie. Noms des lieux comme des personnages. Lac à l'Eau-Claire- - - Saint-Coeur-de-Marie- - - Sainte-Rose-du-Dégel- - - La Famine- - - Trois-Pistoles- - - Saint-André-de-l'Epouvante. . . Parmi les noms de famille si caractéristiques du Canada, Louis Hémon a dû choisir ceux de ses personnages afin de les symboliser. La famille Chapdelaine—on pense tout de suite au long hiver, quand on est obligé de s'envelopper de laine pour endurer le froid. Surprenant est celui qui apporte le mirage des villes. Paradis fait entrevoir le bonheur futur, mais Paradis perdu qui ne sera pas pour Maria. Gagnon est 'le pauvre qui travaille, péniblement pour gagner le peu qu'il a et qui finalement gagne Maria.

Leur manière de s'exprimer est vraiment délicieuse. Les anciennes expressions perdues se retrouvent là, des mots qu'on croyait désuets y sont vivants. On fait son "règne" quand on se marie; la femme devient la souveraine de la

maison et de la vie de son mari et de ses enfants. (Dans l'ancienne France on se servait de "règne" pour vie). Les enfants emploient constamment la troisième personne au lieu de la seconde pour témoigner le respect dû aux parents.

Une étude sur Louis Hémon serait incomplète si l'on négligeait de parler des qualités de son style; le style d'un écrivain c'est l'écrivain lui-même: il reflète son âme aussi bien que le tableau d'un peintre révèle la touche du maître. En vrai artiste, Hémon adapte son style au sujet. Maria Chapdelaine n'est pas écrite à la manière des contes anglais; les deux se ressemblent dans le fond, la forme seule diffère. Hémon pense qu'on ne peut guère exprimer la mentalité d'une race si l'on ne saisit bien toutes les nuances de son langage. Ses personnages anglais parlent et raisonnent en Anglo-Saxons; les phrases sont courtes et nettes et se ressentent parfois de la traduction. Dans Maria Chapdelaine la coupe et la construction de la phrase sont aussi canadiennes que les expressions elles-mêmes; le rythme diffère; la langue est ferme et souple, elle prend le ton et l'accent savoureux du terroir. C'est bien le défricheur qui ne parle qu'après avoir réflechi, cet "habitant" n'est pas bavard, il révèle sa pensée en peu de mots.

Le style est agréable, il est au point. Pas de descriptions inutiles. Hémon n'analyse pas les états d'âmes de ses personnages, il esquisse leur silhouette et d'un trait de plume nous les montre

dans une attitude caractéristique. Conteur admirable, il sait mettre en relief le fait, minime en apparence, que contient l'essence de l'action. De propos délibéré, il écarte les effets de style, même dans les descriptions, et reste simple aux moments les plus tragiques; il nous tient sous le charme des termes canadiens, si expressifs qu'ils défient toute traduction. Celle du livre peut être excellente et exciter un vif intérêt parce que ce roman si bien construit le porte avec lui, mais on perd le meilleur du chef-d'oeuvre, l'enchantement qu'Hémon a su y répandre en nous faisant voir, entendre ces braves gens qu'on se prend à aimer, on finit même par être de la famille, nous souffrons, par exemple, avec Maria auprès de sa mère mourante qu'aucun remède ne peut soulager.

On a beaucoup parlé de la beauté classique de Maria Chapdelaine. Cette beauté consiste en deux choses: sa simplicité, et l'observation des unités. L'unité de lieu, aussi bien que l'unité d' action, existent- - - la troisième, celle du temps ne peut se trouver dans un roman. Pourtant, la marche si rapide des événements, la succession si logique des faits et des saisons donnent l'impression que l'action se passe en une longue journée. Ce roman tellement beau dans sa simplicité ressemble à un poème épique. René Bazin l'appelle "la chanson de geste de la nouvelle France."

Lorsque le livre est fini, l'histoire ne l'est pas

pour nous. La brave Maria continuera son "règne" simple et splendide; en rendant Eutrope Gagnon heureux, elle restera fidèle à sa chère terre de Québec, coûte que coûte, malgré les sacrifices. En vérité, ' Rien ne doit mourir et rien ne doit changer."

Et nous Louisianais, sommes-nous un témoignage? Gardons-nous assez le souvenir de l'ancienne Mère-Patrie? Si notre grand ami Hémon était encore en ce monde et qu'il vînt nous rendre visite, trouverait-il ici la même fidélité qu'au Canada? Si nous sommes restés, il me semble, assez Français par la pensée, nous oublions trop souvent la langue. Nous devons tant à la France; la découverte de notre beau fleuve, la colonisation de notre Louisiane; enfin, ses fils ont jalonné toute notre histoire d'actions héroïques. Ne perdons pas contact avec ealle; nous ne le voulons pas, nous l'aimons trop. Pour garder ce contact et rester fidèles au culte d'un passé si cher à nos coeurs, faisons revivre le français. La langue est toujours le plus fort de tous les liens.

Mais je m'attarde, laissant trotter ma plume à son gré, la bride sur le cou, à l'exemple de la Marquise. Il est difficile de se taire quand on parle d'un écrivain aussi charmant qu'Hémon, et parler de la France, n'est-ce pas pour toute vraie Louisianaise un intarissable sujet!

ANNA M. HARRISON.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

Couronné par l'Académie française

(Groupe de l'Alliance Française.)

Concours de 1931

PROGRAMME

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours:

L'Acadie Louisianaise et Évangéline

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er octobre 1931 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille d'or si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

Toute personne de race blanche résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 422 Maritime Bldg., Nouvelle-Orléans.

Le secrétaire perpétuel,

LIONEL C. DUREL